

a été dit des constitutions : " Il ne faut y toucher qu'avec la lime, jamais avec la hache."

Or, ce principe d'une brutale simplicité, " qu'un mot s'écrit comme il se prononce," ne soutient pas la discussion. Dès le commencement du dix-septième siècle, le chancelier Bacon, dans son livre de l'*Accroissement des sciences*, le réfutait en ces termes : " L'orthographe vulgaire a donné lieu à des disputes : il s'agit de savoir si l'on doit écrire les mots comme on les prononce, ou s'il ne vaut pas mieux se conformer à l'usage. Mais l'écriture qui se donne pour réformée, je veux dire celle qu'on croit conforme à la prononciation, est une de ces subtilités qu'on peut retenir comme inutiles ; car la prononciation varie à chaque instant et n'a rien de fixe ; ce qui fait disparaître entièrement la dérivation des mots, surtout de ceux qui sont tirés des langues étrangères." La dernière raison indiquée par Bacon est de beaucoup la plus solide, et nous ne voyons pas que les fondateurs de la nouvelle revue aient pensé à y répondre. Tout au plus accorderait-on que, dans un mot, certaines lettres étymologiques, qui ne sonnent pas dans la prononciation, pourraient être supprimées : ce que l'Académie française admet, puisqu'elle écrit aujourd'hui *rythme*, *phthisie*, etc. Mais ce qu'il est essentiel de défendre, c'est que l'orthographe vraie est celle qui rapproche, autant que possible, le mot de son étymologie, c'est-à-dire de son sens originel et pur. De grâce, point de chicanes. On nous donnera mille exemples dans lesquels l'usage ne s'est point conformé à cette règle, et même la contredit ouvertement. En peut-il être autrement ? Une langue—orthographe et syntaxe—n'est pas une de ces constructions abstraites, faites à loisir dans les académies, d'une régularité étudiée et d'une symétrie savante. On fait ainsi des volapuks

destinés à la vitrine des expositions universelles. Une langue est un organisme vivant, qui a la beauté, mais aussi qui court tous les hasards de tout ce qui naît, croît, se transforme et meurt. Elle n'est pas une plante de serre à laquelle on peut mesurer la lumière et la chaleur, elle est un grand arbre de plein vent, qui prend sa sève au plus profond du sol, mais qu'on ne peut protéger contre tous les assauts des orages.

Encore ne faut-il pas de gaieté de cœur, et par des concessions coupables, aider ce travail de sourde décomposition qui menace notre langue. L'orthographe étymologique est une force conservatrice que nous serions bien imprudents de sacrifier. Un mot séparé par l'orthographe de son étymologie a perdu son titre d'origine : il ne tient plus à une famille, c'est un isolé, une branche coupée de sa racine, un bois mort. On ne sait plus d'où il vient et ce qu'il veut dire. Chacun le traduit à sa guise. Il est sans défense contre ceux qui l'emploient à faux ou sciemment le font mentir. Il obscurcit l'idée au lieu de l'éclairer. Et c'est là la raison qui ne nous permet pas de souhaiter la bienvenue aux promoteurs de " l'ortografe " nouvelle. Pour tout dire, leur entreprise même ne nous effraye que médiocrement. L'orthographe est protégée par notre vanité. Un Français qui sait l'orthographe aura quelque peine à se dépouiller de cet avantage : par ce temps d'égalité démocratique, on n'est pas fâché de se sentir supérieur à son égal. Tant pis pour Cabussat s'il demeure en délicatesse avec les partícipes passés ! Après tout il lui restera toujours la ressource des pâtés.—*Journal des villes et campagnes* (Paris).